

Claude Léger

## Savoir, contingence et destin \*

J'ai été amené, – peut-être de façon exagérée –, à constater que Lacan a donné une place de plus en plus importante à la contingence dans la dernière partie de son enseignement, si on en date le début à sa rencontre de hasard avec les armes de la famille Borromée en 1972. Cela m'est apparu en me reportant à la fin du séminaire *Encore*, c'est-à-dire au-delà de la page 130, qui était la dernière à avoir été commentée cette année. N'ayant pas été tenu à la contrainte du commentaire et n'ayant pas grand don pour la synthèse, j'ai tenté de donner une cohérence à ma lecture de ces quelques lignes de la fin.

Lacan termine *Encore* sur une série de quatre termes : savoir, amour, contingence et destin, série qu'il va articuler, du moins en ébaucher l'articulation dans cette dernière séance.

Colette Soler, lors de la précédente soirée de notre séminaire, s'est arrêtée sur le hasard, évoquant l'interprétation comme hasardeuse, sans calcul possible. Contingence et hasard sont classiquement associés, – encore que sans synonymie, car il doit y avoir des hasards qui relèvent de la nécessité –, mais là il s'agit des « hasards d'une rencontre », ce qui conduisait Colette Soler à aller jusqu'à parler d'« interprétations hasardeuses » et même poétiques.

On peut partir du début de la quatrième partie de cette leçon, où il s'agit du discours psychanalytique : « Le savoir, qui structure d'une cohabitation spécifique l'être qui parle, a le plus grand rapport avec l'amour <sup>1</sup>. »

Le savoir, qui structure le *parlêtre* (soit l'inconscient structuré), c'est, dans le discours psychanalytique, le *sujet supposé savoir*, et

\* Intervention faite à Paris le 13 juin 2013, lors de la soirée de clôture du séminaire de l'EPFCL, 2012-2013, « Que peut-on savoir du savoir inconscient ? ».

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 131.

l'amour en question est celui dit de transfert. Ce n'est qu'une « application particulière » de ce qui supporte toute espèce d'amour, à savoir « un certain rapport entre deux savoirs inconscients ». Il n'y a pas de rapport sexuel, mais un rapport particulier entre deux savoirs, comme celui, énigmatique et néanmoins paradigmatique, de l'amour courtois, dont Lacan a pu dire : « [...] quand un fait deux, il n'y a jamais de retour. Ça ne revient pas à faire de nouveau un, même un nouveau <sup>2</sup>. » L'amour est mis à l'épreuve, à rude épreuve. C'est même de cet impossible qu'est née la psychanalyse et c'est de ce nouveau discours que l'idée d'un nouvel amour a pu surgir. « Un amour qui s'adresse au savoir », ça ne fait pas Un comme dans le mythe d'Aristophane, ce n'est pas non plus l'uni-vers-Cythère, c'est « l'Un tout seul », l'unité de la copulation du sujet avec le savoir, dans *lalangue*.

La contingence, que Lacan définit, de façon modale, comme « ce qui cesse de ne pas s'écrire », est ce qui émerge sous la forme de la rencontre amoureuse, rencontre de quelque chose qui va donner l'illusion, « un instant » – Lacan ne dit pas « un temps », mais seulement « un instant » –, qu'il y a un rapport sexuel. Cette rencontre est « variable au niveau du savoir », comme par exemple ce qui se passe à la toute dernière phrase du séminaire : « [...] savoir ce que le partenaire va faire, ce n'est pas une preuve de l'amour <sup>3</sup>. » C'est peut-être même le contraire.

Pour que l'amour subsiste – ce qu'on fait rimer dans « l'amour toujours » –, la contingence va glisser vers la nécessité ; « ce qui cesse de ne pas s'écrire » va devenir un « ne cesse pas de s'écrire » ou, trivialement, « ce qui ne peut pas ne pas arriver ». La négation saute ainsi de l'écriture à sa cession. Lacan en fait un « point de suspension » à quoi s'attache « tout amour », celui du transfert, comme les autres.

Pour le faire subsister, cet amour, il lui faut un substitut. Cela passe par la voie de l'existence (on peut l'écrire : *ex-sistence*) de l'inconscient, puisqu'il n'y a pas celle du rapport sexuel. L'inconscient « diffère » du rapport sexuel. Il me semble que cela tient au fait qu'il est « surmonté » de ce signifiant Un, celui qui n'est pas *un-entre-autres*, ce signifiant d'exception qu'évoquait Colette Soler la dernière

2. *Ibid.*, p. 79.

3. *Ibid.*, p. 133.

fois : « [...] cet Un-là, [écrivait Lacan dans le compte-rendu d'*...ou pire*], n'est que le savoir supérieur au sujet, [supérieur, car sur la ligne supérieure du discours où le sujet est sous-posé], soit inconscient [le savoir] en tant qu'il se manifeste comme ex-sistant, – le savoir [...] d'un réel de l'Un-tout-seul, tout-seul là où se dirait le rapport <sup>4</sup>. »

C'est ce qui fait la destinée et le drame de l'amour. Le destin, en effet, est ce qui arrive ou, plutôt, ce qui est arrivé, nécessairement.

Si je lui adjoins le hasard, je peux avancer que celui-ci n'est pas exclusivement contingent, qu'il peut être nécessaire. Pour donner un exemple, je vais me servir du Lacan d'après *Encore*, d'un petit peu après. C'était en juin 1975, à la Sorbonne : « Ce sont les hasards qui nous poussent à droite et à gauche et dont nous faisons – car c'est nous qui le tressons comme tel – notre destin. Nous croyons que nous disons ce que nous voulons, mais c'est ce qu'ont voulu les autres, et plus particulièrement notre famille, qui nous parle [...] et, à cause de ça, nous faisons des hasards qui nous poussent quelque chose de tramé [...] nous appelons ça notre destin. » Lacan évoque ici sa rencontre avec Joyce, rencontre qui ne tenait du hasard que comme tresse. C'est ce que dit le Lacan septuagénaire, qui exprime le regret de ne pouvoir lui parler... encore. Ne pouvant le faire « en vrai », comme disent les enfants, il va donc à la fois le nommer, *le Sinthome*, mais aussi l'incorporer, écrire « à la Joyce », selon le style de Joyce, – ce n'est pas un hasard s'il est question de télépathie dans *Le Sinthome*.

Toutefois, je remarque que Lacan n'a pas attendu cette rencontre pour faire de son propre style une énigme – je ne parle pas seulement du style littéraire, ni même du stylo, dont Lacan pensait qu'il lui suffirait pour tenir sa place au Japon, « telle qu'y est faite la langue », mais d'un style qui fasse que « le discours analytique devienne nécessaire pour que subsistent les autres ».

On perçoit alors qu'il est question de nous soumettre, nous qui nous rompons à l'exercice de sa lecture, à l'épreuve du *sujet supposé savoir*. Peut-être que je peux raccrocher à cela les remarques suivantes de Lacan : « [...] Freud et Lacan ne sont pas couplés dans l'être. C'est par la lettre qu'ils ont trouvée dans l'Autre que, comme êtres de

4. J. Lacan, « Compte rendu du séminaire *...ou pire* », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 550.

savoir, ils procèdent deux par deux, dans un Autre supposé<sup>5</sup>. » Deux par deux, « un certain rapport entre deux rapports inconscients »... N'est-ce pas ainsi, par les trois grandes opérations numériques portant sur le deux, qui toutes trois donnent quatre (Freud et Lacan, mais aussi Marx et Lénine), n'est-ce pas ainsi que Lacan désigne dans son compte-rendu d'...ou pire l'opération logique qui vise à « compléter le lot des signes où se joue le fatum humain<sup>6</sup> » ?

Encore le destin ! Les signes sont « toujours ponctués énigmatiquement », mais ce sont eux qui permettent de reconnaître la façon « dont l'être est affecté en tant que sujet du savoir inconscient<sup>7</sup> ».

Je ne vais pas résister à vous citer la bénédiction, forme féminine du bien-dire, que Lacan, enfant de curé à l'instar de Joyce, adresse à ceux qui se risquent à le commenter, et qui clôt le compte-rendu d'...ou pire : « Je bénis ceux qui me commentent, de s'affronter à la tourmente qui soutient une pensée digne, soit : pas contente d'être battue des sentiers du même nom<sup>8</sup>. » Tourmente sans aucun doute pour les commentateurs de cette mise à l'écrit énigmatique, pas vraiment faite pour le dialogue. Ce ne sont pourtant pas eux, les commentateurs, qu'il suppose être dans la tourmente, disons : dans les affres de la lecture. Il s'agit de sa pensée à lui et même de ce qui la soutient.

Mais il arrive à Lacan d'être lu avec tellement d'amour – il est aisé d'entendre là l'ironie à l'adresse des « sous-fifres » – qu'il ne peut pas ne pas en souligner la « doublure », la haine, celle de l'« hainamoration » ou, du moins, la malveillance. L'amour est un autre axe du séminaire que celui qui a été frayé cette année. Mais Lacan ne manque pas, en évoquant la « cohabitation spécifique » du savoir et de « l'être qui parle », de terminer son séminaire sur le *rapport* – le terme est de lui – entre le savoir et l'amour.

Sans doute parce que je peux introduire une part de contingence me concernant dans la difficulté de cette lecture, je termine en indiquant que la lecture de Lacan est d'autant plus acérée qu'elle s'accompagne d'une *dé-supposition* de savoir, ainsi qu'il le note bien :

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 89.

6. J. Lacan, « Compte rendu du séminaire ...ou pire », *op. cit.*, p. 551.

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 131.

8. J. Lacan, « Compte rendu du séminaire ...ou pire », *op. cit.*, p. 552.

« [...] une lecture dont la pointe (cf. B. Gracian) est faite expressément, pour me déconsidérer [...] <sup>9</sup> ». La « dé-sidération » dont fait preuve le fife en chef dans cette manœuvre torpide vise bien la disparition du « con ».

9. J. Lacan, *Encore*, *op. cit.*, p. 64.